

Chapitre 1- Partie 1

Bouleversement

Philippe

Philippe venait de descendre de voiture, il remonta le col de son blouson, l'air frais le glaça jusqu'aux os. Il était devant chez Sasha et... Gabriel. Il savait qu'elle était ici, du moins c'est ce qu'il pensait. Il baissa la tête, avança, puis stoppa, la main sur la poignée du portillon. Il souffla, reprit plusieurs fois sa respiration avant d'avancer sur le parterre gravillonné.

Que fais-je ici ? se demanda-t-il plusieurs fois. Il connaissait la réponse à sa question muette, il le savait depuis des années. Il était là pour elle. Encore aujourd'hui, il se devait d'être fort. Il allait devoir reconforter Sasha, la prendre dans ses bras, lui dire des mots doux, tout en laissant de côté son amour pour elle, ses sentiments. Il avait mal au cœur, un trou béant s'était formé dans sa poitrine, et il n'était pas près de se refermer.

Arrivé devant la porte, il posa son front dessus quelques instants, avant de reprendre contenance et frapper trois petits coups.

Rien, aucune réponse.

Il recommença une seconde fois, mais Sasha ne se manifestant toujours pas, il tourna la poignée et entra.

— Sasha ?

Toujours ce silence pesant. Il avança un peu plus dans l'entrée et regarda autour de lui. Tout comme Sasha quelques minutes auparavant, voir les affaires de Gabriel et Abby-Gaëlle lui fit encore plus mal à la poitrine. Ce bonheur perdu à jamais. Tant d'amour. Tant de joie. Tant de tristesse, il n'y avait plus que cela qui régnait dans cette sombre pièce

— Sasha ? répéta-t-il

Il savait que son « amie » était au plus mal. Il se disait qu'elle devait être dans un coin, recroquevillée, en train d'évacuer tout le chagrin qu'elle avait en elle. Il se frotta les tempes, son cœur tambouriné de plus en plus. Il avait chaud malgré le froid à l'intérieur de la maison. Il défit son blouson et passa un doigt sur l'encolure de son blouson afin de faire entrer un peu d'air frais. Il ne voulait pas la voir ainsi, la voir au plus mal, alors qu'elle mettait tant d'énergie à paraître forte.

— Sasha ? annonça-t-il une troisième et dernière fois.

Il resta campé dans l'entrée quelques minutes de plus, puis avança finalement, à pas de loup, en direction de ce qui fût la chambre parentale. Devant la porte mi-close, il hésita comme il l'avait fait un peu plus tôt devant le portillon.

— Courage mon vieux, se dit-il.

Il poussa la porte entrebâillée, mais il ne vit rien, n'entendit rien non plus. Ni pleurs ni reniflements. Il l'ouvrit complètement afin d'être sûr que Sasha ne s'y trouve pas, mais non elle n'était pas présente. Il retourna sur ses pas et s'arrêta cette fois-ci devant la chambre sa filleule. Il pausa la paume sur la porte, puis passa les doigts sur les lettres que formait le prénom Abby-Gaëlle. Elles étaient en bois rose et blanc avec de petites coccinelles dessus. Philippe sourit bêtement devant ces dix lettres se remémorant ces derniers instants avec l'une des femmes de sa vie.

C'était il y a tout juste un mois et demi, un peu plus de quarante jours, c'était juste avant qu'ils ne ... partent. C'était à la fois si proche et si loin. Gabriel était seul avec sa fille et Philippe était venu les voir. Il passait de plus en plus souvent depuis que la petite princesse avait pointé de bout de son nez.

— Salut mon pote annonça Gabriel en laissant entrer son ami.

— *Oui, oui, salut.*

Philippe se dirigea directement vers le parc où la petite Abby-Gaëlle jouait, laissant Gabriel planté dans l'entrée. Elle avait dans l'une de ses mains un petit ours en peluche, et dans l'autre un hochet qu'elle mordillait avec attention. Dès qu'elle vit Philippe approchait, elle lui fit le plus beau des sourires, lui montrant par la même occasion ses trois petites dents. Philippe se pencha et la prit dans ses bras.

— *Viens voir tonton ma chérie.*

Il lui déposa un énorme baiser sur sa joue potelée et la serra dans ses bras.

— *Arghrgh*

— *Mais bien sûr que tu as raison ma puce.*

— *Arghrgh*

— *Tout ce que tu veux, ma belle.*

Gabriel lui tapa sur une épaule et rigola.

— *Elle te fait tourner en bourrique mon vieux !*

— *Elle a le droit, elle a tous les droits avec moi. Et je suis sûr qu'elle t'en fait voir de toutes les couleurs également, non ?*

— *Possible, annonça Gabriel souriant et ayant des étoiles plein les yeux.*

— *J'en suis sûr, renchérit Philippe. Tu verras, elle fera tourner toutes les têtes plus tard.*

— Plus tard, se répéta Philippe.

À cet instant ce n'était pas des étoiles que Philippe avait dans les yeux, mais bien des larmes. Il baissa la tête et se frotta les paupières closes afin d'effacer les marques de sa propre tristesse. Il entra dans la chambre, vide, et avança jusqu'au lit qu'il avait monté avec son ami plusieurs mois plus tôt.

— Ma puce... ma toute petite et innocente princesse. Enlevée trop tôt à la vie. Tu me manques, tout comme ton père. Mais toi... (il passa sa main sur le haut du petit lit en bois) toi... Tu étais le soleil de ma si triste vie, un petit brin de bonheur et de folie... Je te considérais comme ma fille... Oh mon Dieu... Je t'aime tellement...

Philippe leva la tête, les mains dans les poches, les larmes qui maculaient ses joues et demanda :

— Pourquoi ? Pourquoi est-ce que tu me les as pris ? Pourquoi eux ? Pourquoi ? Pourquoi faire tant de mal à Sasha. Elle est belle, douce, aimante, une petite perle avec un grain de folie... Je l'aime tellement, je ne sais pas quoi faire pour l'aider à aller mieux...

Philippe resta ainsi encore un moment, avant de revenir à la réalité et à ce pour quoi il était ici. Il n'aurait pas dû entrer dans la chambre, non, il n'aurait pas dû. Si Sasha le voyait ici, dans

la chambre de sa fille, qui sait la réaction qu'elle pourrait avoir à son encounter. Mais peu importe, qu'elle lui hurle dessus, qu'elle le frappe, il serait prêt à tout encaisser parce qu'elle aurait raison. Il était venu et était entré chez elle, chez eux, sans la moindre invitation. Il secoua la tête comme pour se réprimander lui-même, se retourna et sortit de la chambre. Il n'alla pas dans les autres pièces se disant que Sasha aurait entendu ses pas et serait venu à sa rencontre. Sans un regard en arrière, il prit la direction de la sortie, se disant qu'elle avait certainement besoin de temps et qu'elle reviendrait vers lui quand elle serait prête, même si cela devait durer des jours, voir des semaines. Il l'attendrait. Il était maintenant dans l'entrée, devant cette porte. Il savait qu'en la franchissant il ne pourrait plus revenir comme il l'avait fait si souvent. Il déposa sa main sur la poignée, la tourna, puis la tête basse, ouvrit la porte.

— Oh mon Dieu, non, non, non, non...

Philippe regarda les traces de sang qui maculaient la poignée extérieure, troublé, et hébété par ce qu'il avait devant les yeux, se demandant comment ne les avaient-ils pas vus en entrant. Il se retourna rapidement, claqua la porte et fit le tour de toutes les pièces, même les deux qu'il avait « visité » auparavant. Il appela Sasha, regarda partout, dans les

moindres recoins sans la voir ni même l'entendre. Il se dirigea alors vers le seul endroit qu'elle chérissait plus que tout, celui où tout avait commencé pour elle et Gabriel.

Le pommier

Il se hâta d'aller vers la baie vitrée, et stoppa net.

— Oh mon Dieu, non, non, non, non...

Il essaya d'ouvrir la baie vitrée, s'y reprit à plusieurs fois avant d'y arriver, tellement il était bouleversé par ce qu'il voyait. Les larmes qu'il avait eu du mal à contenir marbraient maintenant ses joues.

Il courut aussi vite que possible, puis se jeta à terre à côté de ce corps emmitouflé dans une couverture, dont seul un bras tendu en avant était découvert. Il ne savait pas quoi faire. Il s'abaissa essayant d'entendre le bruit de son cœur, sentir le souffle de sa respiration, mais rien, seul le sien battait frénétiquement dans sa poitrine.

— Je t'en supplie ne m'abandonne pas, non, je ne pourrais pas me relever après ça.

Il s'assit sur l'herbe humide, prit Sasha dans ses bras et la serra le plus fortement possible, nichant sa tête dans son cou. Sa joue était

froide, le bout de son nez gelé, mais il percevait contre sa nuque, une faible respiration.

— Tiens bon, je t'en prie ! Ne me fais pas cela. Je suis égoïste, mais je ne veux pas te perdre, dit-il ému.

Tout en maintenant Sasha dans ses bras, il prit le téléphone dans sa poche, puis appela les secours. C'est d'une voix à peine audible qu'il décrivit la scène qu'il avait devant les yeux, ne voulant pas y croire, voulant se réveiller de ce mauvais rêve. Il caressait les cheveux de Sasha, lentement, tendrement, attendant que les secours arrivent au plus vite. Il n'avait pas eu le courage de bouger ni de l'emmener à l'intérieur, se disant qu'elle avait choisi de pousser son dernier souffle ici, alors il l'accompagnerait jusqu'à la fin, malgré lui.

— Je t'en pris fait un effort, je t'aime tellement, ne me laisse pas. Je sais que tu as besoin de les retrouver, mais je serais là pour t'aider. Ça va aller. Nous allons y arriver.

En prononçant ses paroles, Philippe essayait de se reconforter lui-même, ne voulant pas admettre que l'impossible puisse arriver. Ce n'est qu'au bout de longues minutes que les secours firent irruption dans le jardin.

— Monsieur ? Monsieur ? Pouvez-vous la lâcher s'il vous plait, annonça l'un des secouristes.

— Non, je ne peux pas.

— Monsieur, nous devons faire notre travail. Vous voulez bien nous laisser la sauver.

Philippe le regarda, une lueur intense brillait dans ses yeux.

— La sauver ?

— Nous allons faire tout ce qui est possible, il faut juste nous en donner les moyens, vous me comprenez ?

Philippe hocha simplement la tête, puis laissa Sasha aller dans les bras de cet homme qui, il l'espérait serait son sauveur.

— Monsieur ? Nous emmenons votre femme à l'hôpital de Bar-le-duc. Vous avez quelqu'un pour vous y amener ?

Philippe reçut un coup en pleine poitrine. C'était le deuxième voir le troisième de la journée, mais il n'osa pas contredire l'urgentiste, il acquiesça, se disant qu'il allait encore avoir le mauvais rôle, qu'il allait encore devoir annoncer une mauvaise nouvelle. Il se recroquevilla sur lui-même, la tête sur les genoux et pleura. Le bruit de son cœur se brisant en mille morceaux était étouffé par celui des sirènes, emmenant Sasha au loin.

Chapitre 1- Partie 2

Dévastation

Philippe

Il était dans cette position depuis bien trop longtemps, si bien qu'une pluie fine avait imbibé ses vêtements. Le froid commençait par s'infiltrer, le glaçant un peu plus à chaque minute qui passait. Il était persuadé qu'elle n'était plus de ce monde, qu'elle était partie rejoindre sa famille et qu'elle l'avait abandonné lui, son... ami. Car, il n'était que cela, son ami. Il avait fait tout son possible ces dernières semaines afin qu'elle reprenne pied et qu'elle se sente mieux, mais à première vue, cela n'avait pas fonctionné.

Pourquoi ? Parce qu'il ce n'était que lui, un homme qu'elle détestait depuis des années. Un homme qu'elle ne supportait qu'occasionnellement pour son mari. Un homme qui ne lui inspirait aucune confiance, juste du dégoût. Un homme pour qui elle avait pris sur elle afin passer un peu de temps avec. Un homme, non, juste... un pion. Un pion à qui elle s'est accroché, à moins que ce ne soit lui qui

se soit accroché à elle, comme une huitre à son rocher.

Philippe releva la tête et passa les mains sur son visage rougit par le froid et les larmes.

— Je suis bête, hein ! Pourquoi n'ai-je jamais su tourner la page avant elle ? Il a fallu qu'elle ait le dernier mot comme à son habitude. Il a fallu qu'elle me poignarde encore un peu plus. Oh mon Dieu ! Je l'aime tellement. Comment vais-je survivre à une telle perte une seconde fois ?

À cet instant, il voulait juste la rejoindre, il voulait tout comme elle, mourir, ne plus ressentir tout son mal-être, toute cette douleur, toute cette souffrance. Que ferait-il sans elle ? Rien. Que ferait-il avec une femme qui en aimera toujours un autre et qui ne le verra jamais ? Rien.

— Je pense à eux tous les jours, le fait d'être avec toi aujourd'hui, le fait de m'évader quelques heures m'a fait du bien, mais mon cœur, mon âme, mon esprit étaient avec eux.

Cette phrase qu'elle lui avait dite il y a quelques jours tournait encore en rond dans son esprit. C'était une « preuve » de plus qu'elle ne l'aimait pas non, elle s'évadait juste de son quotidien. Que ce soit avec lui ou avec... personne, elle n'avait personne d'autre. Pas

étonnant donc qu'elle n'ai pas refusé sa compagnie, son insistante compagnie.

— Tu n'auras eu que ce que tu mérites ! Que ça te serve de leçon ! pesta-t-il.

Il se leva difficilement, regarda le pommier, puis baissa la tête, marchant d'un pas trainant en direction de la maison. Il referma la baie vitrée derrière lui, fit le tour de la maison une dernière fois s'assurant que tout était bien bouclé comme il l'avait fait si souvent. Il se dirigea ensuite vers la porte d'entrée, prit un mouchoir en papier dans la poche de son jean afin d'essuyer le sang qui avait séché sur la poignée de porte, puis referma derrière lui. Il chercha les clés afin de la verrouiller, mais il ne les avait plus. Il hocha la tête ronchonant une fois contre lui, contre son manque de lucidité.

Il baissa la tête, avança sur le parterre gravillonné se disant qu'il n'avait pas imaginé une fin de journée telle que celle-ci. Il regarda sa voiture, puis à gauche et enfin à droite. Il n'avait pas mis longtemps à prendre sa décision. Il allait se rendre à pied au domicile de Viviane et Jean. Il voulait retarder l'annonce de cinq minutes. Cinq minutes pendant lesquelles eux, ils seraient encore heureux. Au cours de sa courte marche, il prit le temps de réfléchir à la façon dont il allait leur briser le cœur. Fallait-il être délicat et faire preuve de tact ? Fallait-il au contraire

porter un coup rapide, mais fatal ? Quelle que soit sa décision tous allaient souffrir, tous n'allaient pas sortir indemne.



Les cinq minutes se sont transformées en dix, puis en quinze et enfin en trente. Il lui aura fallu une demi-heure pour arriver chez Viviane et Jean. Il avait tourné en rond dans le petit village, prenant son temps, alors qu'il le savait très bien, il aurait déjà dû être près d'eux, près d'elle.

Il était maintenant planté là, devant la porte, une main levée dans l'intention de frapper, l'autre enfouie dans sa poche.

— Allez ! frappe cette putain de porte bon sang !

Il prit de grandes inspirations, cogna trois fois, puis attendit patiemment.

La porte s'ouvrit sur Jean, sifflotant, un cookie à la main.

— Bonjour Philippe, je t'en prie, entre (Jean repartait déjà en direction de la cuisine). Si c'est Sasha que tu es venu voir, elle n'est pas ici. Elle doit être partie faire un petit tour, viens nous

tenir compagnie, nous allons l'attendre ensemble.

— Philippe, dépêche-toi de fermer cette porte, je sens le froid arriver jusqu'ici, annonça Jean.

— Le froid ? Moi, je ne sens plus rien, murmura-t-il.

— Alors ?

Jean avait prit ce ton autoritaire, mais Philippe ne bougea pas d'un centimètre. Jean réapparut quelques instants après en compagnie de Viviane, pimpante et joyeuse, avec dans les mains un saladier rempli d'une pâte au chocolat et dans l'autre une spatule. Elle avait de la farine sur le bout du nez, un tablier blanc avec des fraises dessinées dessus.

— Ne me dis pas que tu n'as pas envie d'un bon cookie, gourmand comme tu es.

Au son de la voix guillerette de Viviane, il ne sut ni quoi faire ni quoi dire. Il était toujours là, immobile sur le seuil de la porte, regardant leurs silhouettes floues. Ses larmes maculaient de nouveau ses joues. Il tremblait et avait du mal à respirer. Il devait le lui dire.

— Sasha... dit-il à bout de souffle.

À l'annonce du prénom de leur fille, Viviane et Jean se regardèrent, comprenant immédiatement qu'il venait de se produire quelque chose. Ils se retournèrent lentement vers leur visiteur. Viviane craqua la première, voyant le visage blafard de Philippe, ses larmes, elle laissa tomber son saladier. Elle hurla tout en courant vers Philippe, qui lui s'était laissé tomber à terre.

— Je suis désolé, furent les seuls mots qu'il arriva à prononcer distinctement.

— Dis-moi. Je t'en prie. Qu'est-il arrivé ? Dis-moi, hurla Viviane en le secouant fortement. Ne me laisse pas comme cela.

— C'est fini, ils l'ont emmené. Ils me l'ont pris. Ils nous l'ont pris. Elle est partie les rejoindre. Je n'ai pas su... je suis désolé, je n'ai pas su la retenir parmi nous. Elle était dans mes bras, gelée, presque sans vie. Elle est partie Viviane, elle est partie, répéta-t-il. J'ai tout fait, je les ai appelés, mais ils sont arrivés trop tard. Je le sens. Elle ne respirait presque plus... elle... elle était allongée dans le jardin, dans ce froid... Je n'ai pas su la protéger. Je n'ai pas tenu ma promesse faite à Gabriel...

— Qui l'a emmené ? De quoi me parles-tu ? Quelle promesse ?

— ...

— Bon sang ! Parle !

— Viviane ma chérie, laisse-lui un peu de temps veux-tu. Il va nous expliquer.

Jean parlait d'une voix douce et réconfortante. Il fixa Philippe et lui ordonna silencieusement de continuer.

— Les pompiers...

— ... Quels pompiers ? demanda Viviane paniquée.

— ...

— En début d'après-midi, je suis allé... chez Sasha. Je savais que je la trouverais là-bas. (Il déglutit difficilement). Je ne la trouvais nulle part. J'ai fait le tour de la maison... elle n'y était pas. J'allais repartir quand j'ai vu du sang...

— Du sang ? Quel sang ?

Viviane avait du mal à se contenir, si bien que Jean la prit dans ses bras, sentant que la suite allait être une fois de plus difficile à entendre.

— Sur la poignée de la porte d'entrée. Je savais que quelque chose n'allait pas... je l'ai trouvé, là... (Il s'essuya les yeux et détourna la tête. Il ne voulait pas leur faire de mal, encore). Elle était allongée dans le jardin, enveloppé dans une couverture, elle ne respirait presque plus...

Philippe posa son regard sur un petit cadre avec une colombe qui prenait son envol. Quelle ironie du sort, se disait-il.

— J’aime beaucoup ce cadre. Il m’en faudrait un. Moi au milieu d’un lâcher de colombes, moi au milieu de la mort. Je ne fais que semer le malheur. Il irait bien chez moi, tu ne trouve pas ? Tous ceux que j’aime me quittent.

Viviane ne le laissa pas partir dans son délire, elle le gifla de toutes ses forces, puis se releva.

— Elle n’est pas morte, je t’interdis de dire cela ! Tu m’entends ! Tu m’entends, hurla Viviane. Elle a survécu à un drame horrible, ce n’est pas un petit coup de froid qui va nous l’enlever ! Et le sang, je suis sûre qu’elle va pouvoir nous l’expliquer.

— Mais...

Viviane coupa la parole à Philippe, tout en le pointant du doigt.

— Arrête ! Où est-elle ?

— Bar-le-Duc.

— Lève-toi, nous y allons.

— Non.

— Comment cela, non ?

Jamais sans toi

— Non, je ne viendrais pas, annonça-t-il
d'une voix sourde.